

avoient joint leurs troupes aux siennes ¹. Dans ces derniers temps ses armées étoient composées de quelques Spartiates et d'un corps de Néodames ou affranchis, auxquels on joignoit, suivant les circonstances, des soldats de Laconie, et un plus grand nombre d'autres fournis par les villes alliées ².

Après la bataille de Leuctres, Epaminondas ayant rendu la liberté à la Messénie, que les Spartiates tenoient asservie depuis long-temps, leur ôta les moyens de se recruter dans cette province; et plusieurs peuples du Péloponèse les ayant abandonnés, leur puissance, autrefois si redoutable, est tombée dans un état de foiblesse dont elle ne se relèvera jamais.

¹ Thucyd. lib. 2, c. 9. ² Xenoph. in Ages. p. Plut. in Per. t. 1, p. 170. 652, etc.

CHAPITRE LI.

Défense des Loix de Lycurgue : causes de leur décadence.

J'AI dit plus haut que Philotas étoit parti pour Athènes le lendemain de notre arrivée à Lacédémone. Il ne revenoit point, j'en étois inquiet; je ne concevois pas comment il pouvoit supporter pendant si long-temps une séparation si cruelle. Avant de l'aller rejoindre, je voulus avoir un second entretien avec Damonax; dans le premier, il avoit considéré les loix de Lycurgue à l'époque de leur vigueur: je les voyois tous les jours céder avec si peu de résistance à des innovations dangereuses, que je commençois à douter de leur ancienne influence. Je saisis la première occasion de m'en expliquer avec Damonax.

Un soir la conversation nous ramenant insensiblement à Lycurgue, j'affectai moins de considération pour ce grand homme. Il sembla, lui dis-je, que plusieurs de vos loix vous sont venues des Perses et des Egyptiens ¹. Il me répondit: L'architecte qui construisit le labyrinthe d'Egypte, ne mérite pas moins d'éloges pour en avoir décoré l'entrée avec ce beau marbre de Paros, qu'on fit venir de si

¹ Herodot. lib. 6, c. 59 p. 41 et 42. Diod. Sic. l. 1, et 60. Isoer. in Busir. t. 2, p. 88. p. 162. Plut. in Lyc. t. 1,

loin¹. Pour juger du génie de Lycurgue, c'est l'ensemble de sa législation qu'il faut considérer. Et c'est cet ensemble, repris-je, qu'on voudroit vous ravir. Les Athéniens² et les Crétois³ soutiennent que leurs constitutions, quoique différentes entre elles, ont servi de modèles à la vôtre.

Le témoignage des premiers, reprit Damonax, est toujours entaché d'une partialité puérile; ils ne pensent à nous que pour penser à eux. L'opinion des Crétois est mieux fondée: Lycurgue adopta plusieurs des lois de Minos; il en rejeta d'autres⁴; celles qu'il choisit, il les modifia de telle manière, et les assortit si bien à son plan, qu'on peut dire qu'il découvrit ce qu'avoient déjà découvert Minos, et peut-être d'autres avant lui. Comparez les deux gouvernemens: vous verrez tantôt les idées d'un grand homme perfectionnées⁵ par un plus grand homme encore; tantôt des différences si sensibles, que vous aurez de la peine à comprendre comment on a pu les confondre⁶. Je vous dois un exemple de cette opposition de vues: les lois de Minos tolèrent l'inégalité des fortunes⁷, les nôtres la proscrivent; et de là, de-

¹ Plin. lib. 36, c. 13, p. 739.

² Isocr. panath. tom. 2, p. 260.

³ Herodot. lib. 1, c. 64. Plut. in Min. t. 2, p. 376.

⁴ Id. de leg. l. 3, p. 683. Xenoph. Ephor. Callisth. ap.

Polyb. lib. 6, p. 488. Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10,

p. 332. Strab. l. 10, p. 477.

⁵ Plut. in Lyc. t. 1, p. 41.

⁶ Ephor. ap. Strab. l. 10, p. 381.

⁷ Polyb. l. 6, p. 489. Id. ibid.

voit résulter une diversité essentielle dans les constitutions et les mœurs des deux peuples. Cependant, lui dis-je, l'or et l'argent ont forcé parmi vous les barrières que leur opposoient des lois insuffisantes: et vous n'êtes plus, comme autrefois, heureux par les privations, et riches, pour ainsi dire, de votre indigence.

Damonax alloit répondre, lorsque nous entendîmes dans la rue crier à plusieurs reprises: Ouvrez, ouvrez; car il n'est pas permis à Lacédémone de frapper à la porte¹. C'étoit lui, c'étoit Philotas. Je courois me jeter entre ses bras, il étoit déjà dans les miens: je le présentai de nouveau à Damonax, qui le moment d'après se retira par discrétion. Philotas s'informa de son caractère. Je répondis: Il est bon, facile; il a la politesse du cœur, bien supérieure à celle des manières: ses mœurs sont simples et ses sentimens honnêtes. Philotas en conclut que Damonax étoit aussi ignorant que le commun des Spartiates. J'ajoutai: Il se passionne pour les lois de Lycurgue. Philotas trouva qu'il saluoit d'une manière plus gauche que lors de notre première entrevue.

Mon ami étoit si prévenu en faveur de sa nation, qu'il méprisoit les autres peuples, et haïssoit souverainement les Lacédémoniens. Il avoit recueilli contre ces derniers, tous les ridicules dont on les accable sur le théâtre d'Athènes, toutes les injures que leur prodigient

¹ Plut. instit. Lacon. t. 2, p. 239.

les orateurs d'Athènes, toutes les injustices que leur attribuent les historiens d'Athènes, tous les vices que les philosophes d'Athènes reprochent aux lois de Lycurgue : couvert de ces armes, il attaquoit sans cesse les partisans de Sparte. J'avois souvent essayé de le corriger de ce travers, et je ne pouvois souffrir que mon ami eût un défaut.

Il étoit revenu par l'Argolide; de là, jusqu'à Lacédémone, le chemin est si rude, si scabreux, qu'excédé de fatigue, il me dit avant de se coucher : Sans doute que suivant votre louable coutume, vous me ferez grimper sur quelque rocher, pour admirer à loisir les environs de cette superbe ville? car on ne man- que pas ici de montagnes pour procurer ce plaisir aux voyageurs. Demain, répondis-je, nous irons au Ménélaion, éminence située au-delà de l'Eurotas; Damonax aura la complaisance de nous y conduire.

Le jour suivant, nous passâmes le Babyx, c'est le nom que l'on donne au pont de l'Eurotas¹. Bientôt s'offrirent à nous les débris de plusieurs maisons construites autrefois sur la rive gauche du fleuve, et détruites dans la dernière guerre par les troupes d'Epaminondas². Mon ami saisit cette occasion pour faire le plus grand éloge du plus grand ennemi des Lacédémoniens;

¹ Aristot. ap. Plut. in Lyc. t. 1, p. 43. Hesych. in Babuck.

² Xenoph. hist. Græc. t. 6, p. 608.

et comme Damonax gardoit le silence, il en eut pitié.

En avançant, nous aperçûmes trois ou quatre Lacédémoniens, couverts de manteaux chamarrés de différentes couleurs, et le visage rasé seulement d'un côté¹. Quelle farce jouent ces gens-là, demanda Philotas? Ce sont, répondit Damonax, des trembleurs², ainsi nommés pour avoir pris la fuite dans ce combat où nous repoussâmes les troupes d'Epaminondas. Leur extérieur sert à les faire reconnoître, et les humilie si fort, qu'ils ne fréquentent que les lieux solitaires; vous voyez qu'ils évitent notre présence³.

Après avoir, du haut de la colline, parcouru des yeux, et ces belles campagnes qui se prolongent vers le midi, et ces monts sourcilleux qui bornent la Laconie au couchant, nous nous assîmes en face de la ville de Sparte. J'avois à ma droite Damonax, à ma gauche Philotas, qui daignoit à peine fixer ses regards sur ces amas de chaumières irrégulièrement rapprochées. Tel est cependant, lui dis-je, l'humble asyle de cette nation, où l'on apprend de si bonne heure l'art de commander, et l'art plus difficile d'obéir⁴. Philotas me serroit la main, et me faisoit signe de me taire. J'ajoutai : D'une nation qui ne fut jamais enor-

¹ Plut. in Ages. tom. 1, p. 612.

² Meurs. miscell. Lacon. t. 3, c. 7.

³ Xenoph. de rep. Lacon. p. 684.

⁴ Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 212.

gueuillie par les succès, ni abattue par les revers¹. Philotas me disoit à l'oreille: Au nom des dieux, ne me forcez pas à parler; vous avez déjà vu que cet homme n'est pas en état de me répondre. Je continuai: Qui a toujours eu l'ascendant sur les autres, qui défit les Perses, battit souvent les généraux d'Athènes, et finit par s'emparer de leur capitale; qui n'est ni frivole, ni inconséquente, ni gouvernée par des orateurs corrompus; qui dans toute la Grèce.... Est souverainement détestée pour sa tyrannie, et méprisée pour ses vices, s'écria Philotas; et tout de suite rougissant de honte: Pardonnez, dit-il à Damonax, ce mouvement de colère à un jeune homme qui adore sa patrie, et qui ne souffrira jamais qu'on l'insulte. Je respecte ce sentiment, répondit le Spartiate; Lycurgue en a fait le mobile de nos actions. O mon fils! celui qui aime sa patrie obéit aux lois, et dès-lors ses devoirs sont remplis; la vôtre mérite votre attachement, et je blâmerois Anacharsis d'avoir poussé si loin la plaisanterie, s'il ne nous avoit fourni l'occasion de nous guérir l'un ou l'autre de nos préjugés. La lice vient de s'ouvrir; vous y paraîtrez avec les avantages que vous devez à votre éducation; je ne m'y présenterai qu'avec l'amour de la vérité.

Cependant Philotas me disoit tout bas: Ce Spartiate a du bon sens; épargnez-moi la dou-

¹ Archid. ap. Thucyd. l. I, c. 84.

leur de l'affliger; détournez, s'il est possible, la conversation. Damonax! dis-je alors, Philotas a fait un portrait des Spartiates d'après les écrivains d'Athènes; priez-le de vous le montrer. La fureur de mon ami alloit fondre sur moi; Damonax la prévint de cette manière: Vous avez outragé ma patrie, je dois la défendre: vous êtes coupable, si vous n'avez parlé que d'après vous; je vous excuse, si ce n'est que d'après quelques Athéniens; car je ne présume pas qu'ils aient tous conçu une si mauvaise idée de nous. Gardez-vous de le penser, répondit vivement Philotas; vous avez parmi eux des partisans qui vous regardent comme des demi-dieux¹, et qui cherchent à copier vos manières; mais, je dois l'avouer, nos sages s'expliquent librement sur vos lois et sur vos mœurs. — Ces personnes sont vraisemblablement instruites? — Comment, instruites! ce sont les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Isocrate, Aristote et tant d'autres. Damonax dissimula sa surprise; et Philotas, après bien des excuses, reprit la parole:

Lycurgue ne connut pas l'ordre des vertus. Il assigna le premier rang à la valeur²: de là cette foule de maux que les Lacédémoniens ont éprouvés, et qu'ils ont fait éprouver aux autres.

A peine fut-il mort, qu'ils essayèrent leur

¹ Isocr. panath. tom. 2, p. 201.

² Plat. de leg. l. I, t. I, p. 630; l. 4, p. 705.

ambition sur les peuples voisins ¹ : ce fait est attesté par un historien que vous ne connoissez pas, et qui s'appelle Hérodote. Dévorés du désir de dominer, leur impuissance les a souvent obligés de recourir à des bassesses humiliantes, à des injustices atroces : ils furent les premiers à corrompre les généraux ennemis ² ; les premiers à mendier la protection des Perses, de ces barbares à qui, par la paix d'Antalcidas, ils ont dernièrement vendu la liberté des Grecs de l'Asie ³.

Dissimulés dans leurs démarches, sans foi dans leurs traités ⁴, ils remplacent dans les combats la valeur par des stratagèmes ⁵. Les succès d'une nation leur causent des déplaisirs amers ; ils lui suscitent des ennemis ; ils excitent ou fomentent les divisions qui la déchirent : dans le siècle dernier, ils proposèrent de détruire Athènes qui avoit suavé la Grèce ⁶, et allumèrent la guerre du Péloponèse qui détruisit Athènes ⁷.

En vain Lycurgue s'efforça de les préserver du poison des richesses, Lacédémone en recèle une immense quantité dans son sein ⁸ ; mais elles

¹ Herodot. l. I, c. 66. ⁵ Pericl. ap. Thucyd.

² Pausan. lib. 4, c. 17, l. 2, c. 39.

³ Isocr. in panegy. t. I, cap. 6. Diod. Sic. lib. 15, p. 321. ⁶ Ælian. var. hist. l. 4, p. 375.

⁴ Isocr. in panegy. t. I, p. 184. Id. in panath. t. 2, p. 234. Polyb. l. 6, p. 492.

⁵ Euripid. in Androm. p. 770.

⁶ Euripid. in Androm. v. 446. Aristoph. in pac. v. 216 et 1067 ; in Elystr. p. 122.

⁷ Aristoph. in Elystr. v. 630. ⁸ Plat. in Alcib. I, t. 2, p. 122.

ne sont entre les mains que de quelques particuliers qui ne peuvent s'en rassasier ¹. Eux seuls parviennent aux emplois, refusés au mérite qui gémit dans l'indigence ². Leurs épouses, dont Lycurgue négligea l'éducation, ainsi que des autres Lacédémoniennes, leurs épouses qui les gouvernent en les trahissant, partagent leur avidité, et par la dissolution de leur vie, augmentent la corruption générale ³.

Les Lacédémoniens ont une vertu sombre, austère et fondée uniquement sur la crainte ⁴. Leur éducation les rend si cruels, qu'ils voient sans regret couler le sang de leurs enfans, et sans remords celui de leurs esclaves.

Ces accusations sont bien graves, dit Philotas en finissant, et je ne sais comment vous pourriez y répondre. Par le mot de ce lion, dit le Spartiate, qui, à l'aspect d'un groupe où un animal de son espèce cédoit aux efforts d'un homme, se contenta d'observer que les lions n'avoient point de sculpteurs. Philotas surpris, me disoit tout bas : Est-ce qu'il auroit lu les fables d'Esopé ? Je n'en sais rien, lui dis-je ; il tient peut-être ce conte de quelque Athénien. Damonax continua : Croyez qu'on ne s'occupe pas plus ici de ce qui se dit dans la place d'Athènes, que de ce qui se passe au-

¹ Aristot. de rep. lib. 2, p. 806. Aristot. de rep. l. 2, c. 9, t. 2, p. 331 ; lib. 5, c. 9, t. 2, p. 328.

² Aristot. de rep. l. 2, c. 7, p. 396. ⁴ Pericl. ap. Thucyd.

³ Pericl. ibid. c. 37. l. 2, c. 37.

⁴ Plat. de leg. l. 7, t. 2, p. 122.

dela des colonnes d'Hercule¹. Quoi! reprit Philotas, vous laisserez votre nom rouler honteusement de ville en ville et de génération en génération? Les hommes étrangers à notre pays et à notre siècle, répondit Damonax, n'oseront jamais nous condamner sur la foi d'une nation toujours rivale et souvent ennemie. Qui sait même si nous n'aurons pas des défenseurs? — Juste ciel! Et qu'opposeroient-ils au tableau que je viens de vous présenter? — Un tableau plus fidèle et tracé par des mains également habiles. Le voici:

Ce n'est qu'à Lacédémone et en Grèce qu'existe un véritable gouvernement; on ne trouve ailleurs qu'un assemblage de citoyens, dont les uns sont maîtres, et les autres esclaves². A Lacédémone, point d'autres distinctions entre le roi et le particulier, le riche et le pauvre, que celles qui furent réglées par un législateur inspiré des dieux mêmes³. C'est un dieu encore qui guidoit Lycurgue, lorsqu'il tempéra par un Sénat la trop grande autorité des Rois⁴.

Ce gouvernement, où les pouvoirs sont si bien contre-balancés⁵, et dont la sagesse est généralement reconnue⁶, a subsisté pendant

¹ Isocr. panath. t. 2, p. 312.

² Plat. de leg. l. 4, t. 2, p. 712.

³ Id. ibid. l. 3, p. 696.

⁴ Id. ibid. p. 692.

⁵ Aristot. de rep. lib. 2, c. 6, t. 2, p. 321; cap. II, p. 335; l. 4, c. 9, p. 374.

⁶ Xenoph. hist. Græc. t. 2, p. 466. Isocr. ad Nicocl. t. 1, p. 96. Id. in Areop. p. 342. Id. in Archid. t. 2, p. 34. Plat. de rep. l. 10, t. 2, p. 599. Aristot. de rep. lib. 2, p. 335. Demosth. adv. Leptin. p. 556.

quatre siècles, sans éprouver aucun changement essentiel, sans exciter la moindre division parmi les citoyens¹. Jamais dans ces temps heureux, la république ne fit rien dont elle eût à rougir²; jamais dans aucun état, on ne vit une si grande soumission aux lois, tant de désintéressement, de frugalité, de douceur et de magnanimité, de valeur et de modestie³. Ce fut alors que, malgré les instances de nos alliés, nous refusâmes de détruire cette Athènes⁴, qui, depuis... A ces mots Philotas s'écria: Vous n'avez sans doute consulté que les écrivains de Lacédémone? Nous n'en avons point, répondit Damonax. — Ils s'étoient donc vendus à Lacédémone? — Nous n'en achetons jamais. Voulez-vous connoître mes garans? les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Thucydide, Isocrate, Xénophon, Aristote et tant d'autres. J'eus des liaisons étroites avec quelques-uns d'entre eux, dans les fréquens voyages que je fis autrefois à Athènes par ordre de nos magistrats; je dois à leurs entretiens et à leurs ouvrages, ces foibles connoissances qui vous étonnent dans un Spartiate.

¹ Thucyd. lib. 1, c. 18.

Lys. in Olymp. pag. 521.

Xenoph. in Ages. p. 651.

Isocrat. in panath. tom. 2,

p. 316.

² Xenoph. hist. Græc.

lib. 6, p. 611.

³ Plat. in Alcib. 1, t. 2,

p. 122. Xenoph. hist. Græc.

l. 5, p. 552. Id. de rep. La-

ced. p. 685. Isocr. in pa-

nath. t. 2, p. 237 et 316.

⁴ Andocid. de myster.

pars secunda, p. 18. Xeno-

ph. ibid. l. 2, p. 460; l. 6,

p. 609 et 611. Isocr. de pac.

t. 1, p. 399 et 414. Polyæn.

strateg. lib. 1, c. 45, §. 5.

Justin. l. 5, c. 8.

Damonax ne voyoit que de la surprise dans le maintien de Philotas; j'y voyois de plus la crainte d'être accusé d'ignorance ou de mauvaise foi: on ne pouvoit cependant lui reprocher que de la prévention et de la légèreté. Je demandai à Damonax pourquoi les écrivains d'Athènes s'étoient permis tant de variations et de licence en parlant de sa nation. Je pourrois vous répondre, dit-il, qu'ils cédèrent tour-à-tour à la force de la vérité et à celle de la haine nationale. Mais ne craignez rien, Philotas, je ménagerai votre délicatesse.

Pendant la guerre, vos orateurs et vos poètes, afin d'animer la populace contre nous, font comme ces peintres, qui, pour se venger de leurs ennemis, les représentent sous un aspect hideux. Vos philosophes et vos historiens, plus sages, nous ont distribué la blâme et la louange, parce que, suivant la différence des temps, nous avons mérité l'un et l'autre. Ils ont fait comme ces artistes habiles qui peignent successivement leurs héros dans une situation paisible, dans un accès de fureur, avec les attraits de la jeunesse, avec les rides et les difformités de la vieillesse. Nous venons, vous et moi, de placer ces différens tableaux devant nos yeux: vous en avez emprunté les traits qui pouvoient enlaidir le vôtre; j'aurois saisi tous ceux qui pouvoient embellir le mien, si vous m'aviez permis d'achever; et nous n'aurions tous deux présenté que des copies infidèles. Il faut donc revenir sur nos pas, et fixer nos

idées sur des faits incontestables.

J'ai deux assauts à soutenir, puisque vos coups se sont également dirigés sur nos mœurs et sur notre gouvernement. Nos mœurs n'avoient reçu aucune atteinte pendant quatre siècles; vos écrivains l'ont reconnu. Elles commencèrent à s'altérer pendant la guerre du Péloponèse; nous en convenons: blâmez nos vices actuels, mais respectez nos anciennes vertus.

De deux points que j'avois à défendre, j'ai composé pour le premier; je ne saurois céder à l'égard du second, et je soutiendrai toujours, que parmi les gouvernemens connus, il n'en est pas de plus beau que celui de Lacédémone. Platon, il est vrai, quoique convaincu de son excellence, a cru y découvrir quelques défauts¹, et j'apprends qu'Aristote se propose d'en relever un plus grand nombre.

Si ces défauts ne blessent pas essentiellement la constitution, je dirai à Platon: Vous m'avez appris qu'en formant l'univers, le premier des êtres opéra sur une matière préexistante qui lui opposoit une résistance quelquefois invincible, et qu'il ne fit que le bien dont la nature éternelle des choses étoit susceptible². J'ose dire à mon tour: Lycurgue travailloit sur une matière rebelle et qui participoit de l'imperfection attachée à l'essence des choses; c'est

¹ Plat. de leg. l. 1, t. 2, p. 628 et 634; l. 7, p. 806.

² Plat. in Tim. t. 3.

l'homme, dont il fit tout ce qu'il étoit possible d'en faire.

Si les défauts reprochés à ses lois doivent nécessairement en entraîner la ruine, je rappellerai à Platon ce qui est avoué de tous les écrivains d'Athènes¹, ce qu'en dernier lieu il écrivoit lui-même à Denys roi de Syracuse: La loi seule règne à Lacédémone, et le même gouvernement s'y maintient avec éclat depuis plusieurs siècles². Or comment concevoir une constitution qui, avec des vices destructeurs et inhérens à sa nature, seroit toujours inébranlable, toujours inaccessible aux factions qui ont désolé si souvent les autres villes de la Grèce³?

Cette union est d'autant plus étrange, dis-je alors, que chez vous la moitié des citoyens est asservie aux lois, et l'autre ne l'est pas. C'est du moins ce qu'ont avancé les philosophes d'Athènes; ils disent que votre législation ne s'étend point jusqu'aux femmes, qui, ayant pris un empire absolu sur leurs époux, accélèrent de jour en jour les progrès de la corruption⁴.

Damonax me répondit: Apprenez à ces philosophes, que nos filles sont élevées dans la

¹ Thucyd. lib. 1, c. 18. Xenoph. in Ages. p. 651, et alii ut supra.

² Plat. epist. 8, tom. 3, p. 354.

³ Lys. in Olymp. p. 521.

⁴ Plat. de leg. l. 7, t. 2, p. 806. Aristot. de rep. l. 2, c. 9, t. 2, p. 328 et 329. Id. de rhetor. lib. 1, c. 5, t. 2, p. 523.

même discipline, avec la même rigueur que nos fils; qu'elles s'habituent comme eux aux mêmes exercices; qu'elles ne doivent porter pour dot à leurs maris qu'un grand fonds de vertus¹; que devenues mères, elles sont chargées de la longue éducation de leurs enfans, d'abord avec leurs époux, ensuite avec les magistrats; que des censeurs ont toujours les yeux ouverts sur leur conduite²; que les soins des esclaves et du ménage roulent entièrement sur elles³; que Lycurgue eut soin de leur interdire toute espèce de parures⁴; qu'il n'y a pas 50 ans encore qu'on étoit persuadé à Sparte qu'un riche vêtement suffisoit pour flétrir leur beauté⁵; et qu'avant cette époque, la pureté de leurs mœurs étoit généralement reconnue⁶: enfin demandez s'il est possible que, dans un état, la classe des hommes soit vertueuse, sans que celle des femmes le soit aussi.

Vos filles, repris-je, s'habituent dès leur enfance à des exercices pénibles, et c'est ce que Platon approuve: elles y renoncent après leur mariage, et c'est ce qu'il condamne. En effet, dans un gouvernement tel que le vôtre, il faudroit que les femmes, à l'exemple de celles des Sauromates, fussent toujours en état

¹ Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 227. Justin. lib. 3, cap. 3.

² Hesych. in *Harmosun*.

³ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 806.

⁴ Heracl. de polit. in antiq. Græc. t. 6, p. 2823.

⁵ Plut. in Lysand. t. 1, p. 434.

⁶ Id. in Lyc. t. 1, p. 49. Id. apophth. Lacon. tom. 2, p. 228.

d'attaquer ou de repousser l'ennemi¹. Nous n'élevons si durement nos filles, me répondit-il, que pour leur former un tempérament robuste; nous n'exigeons de nos femmes que les vertus paisibles de leur sexe. Pourquoi leur donner des armes? Nos bras suffisent pour les défendre.

Ici Philotas rompit le silence, et d'un ton plus modeste il dit à Damonax: Puisque vos lois n'ont que la guerre pour objet, ne seroit-il pas essentiel de multiplier parmi vous le nombre des combattans? La guerre pour objet! s'écria le Spartiate; je reconnois le langage de vos écrivains²; ils prêtent au plus sage, au plus humain des législateurs, le projet le plus cruel et le plus insensé: le plus cruel, s'il a voulu perpétuer dans la Grèce une milice altérée du sang des nations et de la soif des conquêtes: le plus insensé, puisque pour l'exécuter, il n'auroit proposé que des moyens absolument contraires à ses vues³. Parcourez notre code militaire; ses dispositions, prises dans leur sens littéral, ne tendent qu'à nous remplir de sentimens généreux, qu'à réprimer notre ambition. Nous sommes assez malheureux pour les négliger, mais elles ne nous instruisent pas moins des intentions de Lycurgue.

¹ Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 806.

² Id. ibid. lib. 1, t. 2, p. 630; l. 4, p. 705. Aris-

tot. de rep. l. 2, c. 9, t. 2, p. 331.

³ Polyb. l. 6, p. 491.

Par quels moyens en effet pourroit s'agrandir une nation dont on enchaîne à chaque pas la valeur; qui, du côté de la mer, privée par ses lois, de matelots et de vaisseaux¹, n'a pas la liberté d'étendre ses domaines, et du côté de la terre, celle d'assiéger les places dont les frontières de ses voisins sont couvertes²; à qui l'on défend de poursuivre l'ennemi dans sa fuite, et de s'enrichir de ses dépouilles³; qui, ne pouvant faire souvent la guerre au même peuple⁴, est obligée de préférer les voies de la négociation à celle des armes; qui, ne devant pas se mettre en marche avant la pleine lune, ni combattre en certaines fêtes⁵, risque quelquefois de voir échouer ses projets; et qui, par son extrême prauvreté, ne sauroit dans aucun temps former de grandes entreprises⁶? Lycurgue n'a pas voulu établir parmi nous une pépinière de conquérans, mais des guerriers tranquilles, qui ne respireroient que la paix, si l'on respectoit leur repos, que la guerre, si on avoit l'audace de le troubler.

Il semble néanmoins, reprit Philotas, que par la nature des choses, un peuple de guer-

¹ Plut. inst. Lacon. t. 2, p. 239.

² Herodot. lib. 9, c. 69. Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 228 et 233.

³ Thucyd. lib. 5, c. 73. Pausan. l. 4, c. 8, p. 300.

Plut. in Lyc. p. 54. Id. apophth. Lacon. t. 2, p. 228.

Ælian. var. hist. l. 6, c. 6.

⁴ Plut. in Lyc. tom. I, p. 47. Polyæn. stratag. l. I, c. 16.

⁵ Herodot. l. 6, c. 106; lib. 7, c. 206; l. 9, c. 11.

Thucyd. l. 5, c. 76.

⁶ Polyb. l. 6, p. 493.